

FRANCINE RUEL

*Maudit
que le bonheur
coûte cher !*



FRANCINE RUEL

MAUDIT QUE LE BONHEUR
COÛTE CHER !

ROMAN

Pour mon ami Jean-Jacques, mon Jaja.
Pour la complicité, l'humour
et pour m'avoir inspiré, de si belle façon,
le personnage de Massimo.

« Le sexe masculin est ce qu'il y a de plus léger
au monde, une simple pensée le soulève. »

San Antonio

« Un archéologue est le mari idéal pour une femme.
Plus elle vieillit, plus il doit s'intéresser à elle. »

Agatha Christie

« Qu'est-ce que vous avez pour les cheveux gris ?
– Le plus profond respect. »

Anonyme

« La psychanalyse ne peut rien pour les hommes.
Pour remonter dans leur enfance,
encore faudrait-il qu'ils en soient sortis. »

Barbra Streisand

« Mesdames, vaut mieux une chiée de types
qui posent leur pantalon en votre honneur
qu'un seul qui vous le fait repasser. »

Frédéric Dard

PARTIE I

LE BONHEUR A PRIS LA FUITE

Novembre

1

Nous étions tous les deux penchés au-dessus de la boîte blanche. Mon voisin et ami Albert se tenait près de moi, attendant patiemment que je sois prête. Un grand silence régnait dans la maison jaune. En regardant dans le fond de la boîte, je me faisais la réflexion qu'elle avait vraiment la bonne dimension. Je l'avais achetée la semaine précédente avec l'intention d'y ranger des papiers importants. Pourtant, ce que je m'apprêtais à y déposer n'était pas en papier, mais revêtait à mes yeux une grande importance. Ce matin, j'avais assemblé à la hâte ce kit à monter soi-même. Encore un truc qui demandait de la dextérité, un minimum d'habileté et beaucoup de patience. Je n'en finirais donc jamais ! Les vis des joints servant à maintenir les côtés en place n'entraient pas bien dans les écrous, ou alors elles me glissaient des doigts. J'avais toutes les peines du monde à plier les panneaux de carton, et malgré mon regard avisé sur les illustrations très claires du dépliant, je n'arrivais à rien. Pourtant, je connaissais bien ce genre de cartons tout usage que l'on doit assembler. À voir la multitude de ces rangements alignés sur les étagères de mon bureau, je croyais être devenue maître en la matière.

Mais à cet instant, ma patience était à bout et je me sentais prête à tout balancer. J'ai dû m'y reprendre plusieurs fois. Et puis, je n'arrêtais pas de pleurer. Les larmes tombaient une à une dans le fond de la boîte, tandis que je m'efforçais de lui donner sa forme ; ma peine s'imprimait

en cercles foncés sur la surface cartonnée. Une énorme boule m'obstruait la gorge. Je faisais de terribles efforts pour ravalier cette concentration de chagrin qui m'empêchait de respirer normalement. J'avais vu tant de fois, au cours des années, ma chatte Bouboulina aux prises avec une boule de poils en travers du gosier, qu'elle devait recracher ou carrément vomir pour ne pas s'étouffer. Tout comme elle, j'étouffais.

En ce petit matin de novembre frisquet, je m'apprêtais à enterrer ma minette vieille de dix-neuf ans, et je ne me décidais pas à refermer le couvercle de la boîte. Albert et moi sommes restés longtemps silencieux à regarder, dans le fond de ce cercueil en carton, cette forme noire roulée en boule et qui ne s'étirerait plus jamais pour prendre ses aises après une longue sieste. Elle resterait dans cette position pour l'éternité.

– Pourquoi les humains, on ne nous place pas comme ça quand on est morts, au lieu de nous allonger sur le dos, figés, les mains croisées sur la poitrine ?

– Quoi ? me murmura Albert d'une voix enrouée par le chagrin.

– On devrait être roulés en boule comme ça, dans notre cercueil, juste recroquevillés. Ce serait plus confortable, non ?

Il s'est tourné vers la grande fenêtre de la cuisine pour ne pas éclater en sanglots, je crois. Il est comme ça, mon ami Albert. Sensible au possible. Et comme il a perdu, lui aussi, des êtres chers et poilus, un Napoléon, chien, et un Feydeau, chat, il comprend la situation.

– Harris n'est pas là ? réussit-il à demander.

Comment lui expliquer que j'avais lancé à l'homme de ma vie – à temps partiel – je ne me souviens plus combien d'appels au secours sur sa boîte vocale – et que je n'avais récolté pour toute réponse qu'un long silence.

– Il doit enseigner, ou corriger, ou...

Je tentais d'expliquer son absence. Albert m'a entourée de ses bras et m'a murmuré :

– Quand tu es prête, on y va.

– Et si je ne suis jamais prête à y aller ?
– Eh bien, on n’ira pas, a-t-il répondu, la voix cassée.
On a ri à l’unisson et on a éclaté en sanglots la
seconde d’après.



2

Ça faisait trois jours qu'Albert essayait de me consoler. C'est lui qui m'avait téléphoné à Québec pour m'avertir que Bouboulina n'en menait pas large. Je l'avais laissée en pension quelques jours chez mes gardiens de chat : Albert et François, son chum. Depuis plus d'une année, ils transformaient leur maison en garderie pour accueillir Bouboulina quand il me fallait quitter la maison plus de quarante-huit heures. Cette fois-ci, je devais me rendre dans la Vieille Capitale pour y rencontrer un éditeur qui me courtisait afin de m'accueillir comme réviseure, au sein de sa maison d'édition. J'allais voir ce qu'il avait à m'offrir, plus par curiosité que par nécessité, car j'étais bien traitée où je travaillais, mais je voulais savoir ce que les autres maisons proposaient comme conditions. Avant mon départ, Bouboulina traînait un peu de la patte. Mais pas plus qu'à l'habitude. Elle avait vieilli, et je m'étonnais qu'elle traverse chaque saison, pas trop mal en point. Elle mangeait peu, mais se nourrissait. Elle dormait beaucoup, depuis plusieurs années déjà. Elle avait même repris du « poil de la bête ». Tous ceux qui passaient par la maison jaune n'en revenaient tout simplement pas de son allure de petite vieille à son « second début ».

– Elle rajeunit, ta chatte, me disaient mes amis avant d'ajouter : C'est prodigieux. On la croyait mourante quand tu l'as amenée ici.

Il faut dire que depuis notre arrivée à la campagne, la maison jaune et l'environnement nous procuraient d'immenses bienfaits, à toutes les deux. Autant Bouboulina reprenait de la vigueur, autant je me calmais. Je n'étais pas prête à affirmer que j'étais devenue totalement contemplative – les travaux avaient pris toute mon énergie durant l'année précédente –, mais je parvenais de plus en plus à m'asseoir et à respirer, tranquille, une tasse de thé ou même un livre à la main. Ça ne m'était pas arrivé souvent ces dernières années. En fait, cette maison nous apportait ce qui nous manquait. Je dormais vraiment mieux depuis que je l'avais acquise. Allongée, les fenêtres grandes ouvertes sur le silence de la nuit et les doux bruits de la campagne. Le meilleur des somnifères. Je vivais dans un paradis, pour le repos de la combattante que j'étais : le vent pour berceuse, l'eau qui s'écoule sans arrêt dans la fontaine de la terrasse, les rainettes qui chantent leurs amours au printemps et les grillons de l'été contribuaient à mon sommeil profond, et je me réveillais toujours détendue. Et que dire lorsque Harris, mon nouvel amoureux à temps partiel, comme je me plaisais à l'appeler, venait dormir chez moi. Nos nuits agitées par l'amour nous trouvaient repus et détendus, au petit matin. Cet homme aussi me faisait du bien, même s'il n'habitait pas en permanence chez moi. D'un commun accord, nous avions conclu cette entente dès les débuts de notre aventure et jusque-là, nous nous en portions plutôt bien. Pas de chicane, pas de mésentente, mais surtout le plaisir toujours excitant de se retrouver. Bouboulina, elle, profitait du jardin, des odeurs, de l'étang dont elle parcourait si souvent les bords en observant les poissons, mais sans jamais les menacer. Elle agissait de même avec les oiseaux qui venaient se nourrir aux mangeoires en toute sécurité. Bouboulina n'était absolument pas une menace, les volatiles le sentaient, et ce, depuis son arrivée. Les tamias étaient juste un peu plus prudents. On ne sait jamais quand une bête plus grosse que vous peut se réveiller... Tout ce petit monde grouillait allègrement, en

bon voisinage, autour de la vieille chatte. Elle restait des heures à contempler son univers et semblait le félin le plus heureux du monde.

J'avais aménagé une chatière dans la moustiquaire de la porte donnant sur la terrasse pour faciliter ses allées et venues, mais elle éprouvait trop de difficultés à enjamber l'ouverture. Je passais donc mes journées à ouvrir et fermer la porte pour la laisser sortir ou entrer à sa guise.

Mais je lui devais bien cet égard. Et je prenais conscience, alors qu'elle gisait inerte, qu'elle m'avait donné en constance, en fidélité, en attentions et en câlins plus qu'aucun mari ou amant au cours de ces dix-neuf années. Elle tenait toujours sur ses pattes, quoique peu encline aux courses effrénées, me prodiguait encore toute son affection, se laissait caresser en toute indécence, renversée sur le dos, mais je savais ses jours comptés. Même si je préférais l'ignorer. Ce jour venait pourtant d'arriver.

Lorsque Albert m'avait appelée à Québec pour m'avertir que, depuis la veille, Bouboulina urinait en dehors de sa litière, et qu'elle se tenait tapie sous le meuble de rangement dans leur salle de bain, juste au-dessus de la bouche de chaleur, j'avais compris que sa fin était proche. J'ai renoncé à rencontrer l'éditeur. D'ailleurs, qu'est-ce qui m'avait pris de vouloir flirter avec la concurrence? Avais-je à ce point besoin de me faire rassurer sur mes compétences? Lorsque j'ai annulé le rendez-vous au téléphone, j'ai failli donner comme excuse qu'une tante ou une de mes sœurs était mourante, à seule fin de ne pas être jugée comme une sentimentale de haut calibre. Mais j'ai assumé mon amour inconsidéré pour les félins. J'ai dit à la réceptionniste qu'un membre de ma famille était en danger. Et quand j'ai mentionné qu'il s'agissait de mon chat, sa réaction ne m'a pas surprise, et je l'ai abandonnée au bout du fil, balbutiante d'étonnement.

J'ai repris la route sur les chapeaux de roue. J'aurais pu me faire arrêter dix fois pour excès de vitesse, je m'en foutais complètement. Bouboulina avait besoin de moi. À mon arrivée chez mes amis, elle était toujours dans sa cachette. Albert avait seulement glissé une serviette de bain sous elle, pour lui offrir plus de confort. Elle a à peine levé la tête vers moi. Mais j'ai bien vu que l'éclat, dans ses yeux, avait disparu. Je l'ai prise dans mes bras. Elle semblait totalement perdue. J'ai décidé de me rendre directement chez le vétérinaire. Albert voulait m'accompagner. J'ai articulé, la voix enrouée par le chagrin, que ce n'était pas la peine, j'y arriverais bien toute seule.

